

L'ILLOWADE, légende de l'ouest

C'est donc le bureau du shérif, cette pièce que j'ai déjà vue, tant et tant de fois sans savoir ce qu'elle était ? Une pièce aux murs de pierres même pas peintes, un râtelier de quatre winchesters, une table avec deux méchants fauteuils de bois usé et poli par des générations d'arrière-trains de shérifs. Au fond, une lourde grille ferme une geôle obscure. En face du râtelier, un feu crépite dans une cheminée. Juste à côté, des bûches, avec billot et hache pour les fendre. Je sais que c'est ici que s'achève mon existence et que mon âme va me quitter pour rejoindre les âmes des anciens, avec Nanabozo, mon totem, dans les chasses éternelles où règne le Grand Esprit. Non, ne dites rien, c'est ici. Je le sais, je le vois et c'est bien mon malheur. Vous n'y pouvez rien. Mais n'anticipons pas. Laissez-moi vous raconter comment j'en suis arrivée là.

Je m'appelle Khacendra. Je suis une princesse Iliowa, la fille du très sage Priam, le sachem de la tribu. Jusqu'à ce matin, mon statut de fille du chef me donnait le privilège d'être respectée par tous les guerriers. Ma fonction était d'être la gardienne du totem de la tribu et des objets de culte du sorcier. Chaque fois que les guerriers rentraient d'un combat, c'était à moi qu'il incomrait de fourbir le grand totem et de préparer le repas et les réjouissances qui fêtent nos victoires et rendent hommage aux âmes des guerriers morts.

Sédentaire depuis bientôt deux ans, si ma tribu a pu vivre en paix, il n'en avait pas toujours été ainsi. Jadis nous étions nomades, en perpétuel conflit avec les éleveurs blancs soutenus par les Tuniques Bleues. Nombre de nos valeureux guerriers ont perdu la vie — que le Grand Esprit accueille leurs âmes et que Nanabozo les glorifie —, mais bien des Tuniques Bleues aussi. C'étaient des temps cruels et troublés dans lesquels les visages pâles prétendaient accaparer nos territoires de chasse pour y faire paître leur bétail. Il y a eu de nombreuses batailles. Beaucoup de braves sont morts mais la tribu a subsisté... Et les Tuniques Bleues aussi, protégés par les murs d'enceinte de Fort-Mycenn.

Puis les visages pâles ont nommé un certain Aga Samename comme nouveau shérif. C'était enfin un shérif qui avait l'ambition réelle de les obliger à respecter au moins leurs propres lois, et, justement, selon leur nouvelle loi, si les Indiens ne les attaquaient pas, ils n'avaient pas le droit de les combattre. Une paix des braves a été conclue. Les visages pâles nous laissaient une large part de la plaine, où ils s'engageaient à ne pas faire paître leur bétail, ni prendre notre eau. En contrepartie, dans cette réserve, nous nous engageions à vivre paisiblement et à faire nous mêmes la loi chez nous. Priam, notre sachem, mon père, devait y faire appliquer les lois de nos ancêtres. Les seuls visages pâles qu'il a décidé d'y tolérer étaient les marchands. Le shérif aussi, mais sans arme, pour tenir périodiquement un pow-wow avec lui, en vue de régler les modalités de coexistence pacifique entre la tribu des visages pâles et la tribu des Iliowas. Mais il était interdit aux adjoints du shérif et aux Tuniques Bleues, d'y pénétrer. Père et leur shérif Samename ont scellé l'accord en échangeant leur sang avant de fumer le calumet de la paix et prendre le repas des braves. Le tabac et le repas étaient de ma responsabilité. Ils ont à peine fumé une ou deux bouffées au calumet (mon père n'aimait pas le tabac et Samename s'est mis à tousser à en cracher ses poumons). Pour le repas, je leur avais servi le pemmican de la tribu. Contre toute attente, Samename a bien apprécié. Les visages pâles ont une spécialité du même genre qu'ils appellent beef jerky et qui se mâchouille longuement comme le pemmican. Je leur ai aussi servi de l'eau-de-feu. C'est bien meilleur que l'eau pour l'amitié entre les peuples !

Depuis cette date, nous avons fixé définitivement nos tipis et nous vivons paisiblement dans notre territoire. Notre village est établi sur une colline très abrupte. Il n'y a qu'un seul chemin pour y parvenir. Hors ce chemin, il faudrait escalader des falaises verticales et friables, c'est impossible. Ce n'est pas notre habitude de planter nos tipis en haut d'une montagne, mais nous avons préféré cela pour garantir la paix. Avoir un village imprenable, c'est au moins aussi

sûr que le traité pour assurer la paix. Il faut dire que les visages pâles sont une tribu très primitive où le shérif n'est pas vraiment le chef. D'ailleurs, à voir les bagarres qu'ils font à tout propos dans leur saloon, on peut se demander si ce peuple a vraiment des chefs.

Nous étions en paix. Cela signifiait qu'il n'y avait plus de cérémonies ni de banquets pour fêter les victoires de nos guerriers. J'aurais été un peu désœuvrée si mon père ne m'avait pas chargée d'ouvrir une cantine où les étrangers de passage pourraient trouver nourriture et boisson. Bien accueillir l'étranger est, disait-il, bon pour le commerce. Cette cantine était le seul bâtiment en pierres au milieu du village de tipis. Elle a eu un tel succès que même des guerriers Iliowas ont commencé à venir y prendre des repas en délaissant la cuisine de leurs squaws parce qu'ils préféraient la mienne. Les squaws n'étaient pas ravies, mais ce n'était pas ma faute et, pour me faire pardonner, je leur ai donné certaines de mes recettes de cuisine pour mieux régaler leurs hommes. J'ai fait aussi un geste commercial : si un guerrier venait déjeuner chez moi en famille, avec squaw et papooses les repas des papooses étaient offerts. Que dites-vous ? Ah ! Non, quand même pas ceux des squaws... C'est qu'elles mangent beaucoup, les matrones squaws Iliowas ! Comprenez-moi, il fallait quand même équilibrer les comptes.

La tribu a eu quelquefois à affronter des éleveurs qui ne respectaient pas notre territoire, mais le shérif les arrêtait. Parfois il les envoyait se faire condamner par le tribunal des visages pâles, parfois, quand ils avaient tué l'un des nôtres, il nous les remettait pour que nous les jugions. Dans ce cas, ils mouraient parce que mon père, dans sa grande sagesse, leur appliquait la loi des anciens. « Si tu tues, tué tu seras ». On les attachait alors au totem de la tribu, les braves se peignaient aux couleurs de guerre et le sorcier se mettait à battre la cadence au tambour. Tout en dansant au rythme du tambour, les braves lançaient l'un après l'autre leur tomahawk sur le meurtrier. Toute la tribu assistait à la cérémonie. C'est ainsi que font les Iliowas depuis la nuit des temps.

Un soir, un étranger solitaire passa par notre village. Il s'arrêta à la cantine et commanda à dîner. Était-il indien ou visage pâle ? Je ne saurais le dire. En tout cas, il était vêtu comme un visage pâle avec une veste de cuir fauve à longues franges sous les manches, un pantalon de grosse toile bleue, un chapeau à larges bords relevés sur les côtés et des bottes blanches avec des éperons d'argent. Il ne portait pas de colt à sa ceinture, ce qui était bien imprudent à cette époque où les visages pâles se cherchaient querelle à tout propos ; il leur arrivait même de s'entretuer juste pour savoir qui tirait le plus vite. Vous savez, un visage pâle, c'est très primitif : ça n'a aucune philosophie, si ce n'est celle des armes. Le voyageur était beau comme un dieu. D'ailleurs, j'allais l'apprendre à mes dépens, il était un dieu, mais un dieu malfaisant. Je ne me rappelle plus son nom. Il me semble que c'était Paul Long ou quelque chose comme ça. Comme je le servais, il m'a fait des compliments sur ma beauté et il m'a offert un bijou en corne de bison, un pendentif rectangulaire dont la surface était plaquée d'une sorte d'écran d'argent. Après le repas, je lui ai dit que son bijou payait la note, mais il ne l'entendait pas de cette oreille. Il me coinça dans un recoin de la cuisine et il s'apprêtait à me violer. J'ai pu lui échapper en lui jetant à la figure un bol de jus de piment. Aveuglé, il ne pouvait pas insister d'autant plus que plusieurs guerriers, qui dînaient là, seraient venus à mon secours. Les dents serrées, il m'a traitée de pute et d'allumeuse. J'ai voulu lui rendre son bijou, mais il est parti en me disant : « Ce bijou est doté de pouvoirs prophétiques. Il aurait pu faire ta gloire, mais, il fera ton malheur ! Je n'ai pas l'habitude que des mortelles me résistent. À partir de ce jour, tu sauras la vérité et je te condamne à n'être jamais crue par personne ». C'est en entendant cela que j'ai eu la certitude qu'il était un dieu, mais, sur le coup, je n'ai pas compris de quoi il parlait...

Remise de mes émotions, le soir dans mon tipi, après que le dernier client eut quitté la cantine, j'ai examiné le bijou. Dans l'obscurité, l'écran d'argent était luminescent. En le fixant, j'y vis apparaître des images fugitives. L'une d'elles se stabilisa. Elle représentait ma cantine. C'était un soir d'automne parce que les feuilles des arbres étaient rouges. Pourtant la cantine n'existe

que depuis la troisième lune d'hiver et nous étions à la première lune d'été. L'image était donc prophétique. C'était une image de l'avenir. Il fallait que j'en parle au sorcier. On y voyait mon frère cadet Pah-Rish avec une squaw que je ne connaissais pas. C'était une squaw au visage pâle, au scalp blond et aux yeux de braise... Une allumeuse, à l'évidence. Je n'en croyais pas mes yeux. Pah-Rish était marié et il avait déjà un papoose. Sa squaw, la gentille Ö-Nonh était mon amie et je ne savais pas quoi penser de la squaw facile que je voyais sur l'image. Je saisis un carré de peau de castor et je peignis le portrait de cette squaw d'après l'image que je voyais sur le bijou. Il faut dire que j'aime la peinture et qu'à mes heures perdues, je peins, sur de la peausserie, des scènes de chasse ou de guerre ou encore des portraits pour les mariages. C'est pour cela que j'avais toujours des pigments et des peaux dans mon tipi.

Dès le lendemain, je croisai Pah-Rish en route pour la chasse. Je l'arrêtai et je lui montrai le portrait de la squaw blonde que j'avais vue, sur le bijou magique de l'étranger, en train de dîner avec lui.

— Dis-moi, Pah-Rish, connais-tu cette putain blanche ?

— Ne la traite jamais de putain. Cette squaw est merveilleuse. Elle s'appelle Helen...

— Et qui est-elle, cette squaw-à-la-cuisse-facile ?

— Ce n'est pas une squaw-à-la-cuisse-facile. C'est la femme d'un shérif adjoint...

— Ça va pas sous ton scalp, mon frère ? Un shérif adjoint ? S'il l'apprend, il voudra se venger et c'en sera fini de la paix conclue par papa.

— T'inquiète, sœurette, nous sommes discrets et tu sais bien qu'aucun shérif adjoint n'a le droit de venir au village.

— Pourtant, l'automne prochain, quand la lune sera à son premier quartier, tu dîneras ici, à la cantine, avec elle. Tu appelles ça être discret ?

— Ta langue s'agite dans ta bouche sans obéir au cerveau que tu as sous ton scalp, Khacendra. Si je faisais ça, jamais papa ne me le pardonnerait.

— Tu le feras, ajoutai-je par bravade, et il ne te le pardonnera pas... Et je te rappelle que mon amie Ö-Nonh est ta squaw... La mère de ton papoose.

— Pas un mot de tes délires à Ö-Nonh, veux-tu. Dis-toi bien qu'il ne s'est rien passé entre cette squaw blanche et moi, alors ne démolis pas mon ménage avec tes oracles ineptes...

L'été se passa et je n'ai parlé d'Helen à personne. Je ne l'ai pas vue au village et je pensais l'incident oublié. Pour moi, le bijou du mystérieux dieu voyageur était aussi vain que de la crotte de bison séchée, juste destiné à m'embrouiller l'esprit parce que je l'avais repoussé avec la force et la détermination de l'ourse qui repousse l'ours quand elle ne veut pas copuler. L'automne a succédé à l'été et, le soir du premier quartier de la troisième lune d'automne, Pah-Rish est venu dîner à ma cantine avec cette Helen... Je les observais. Même décor que celui que j'avais vu cinq lunes plus tôt sur le bijou de l'étranger. Même feuillage rouge aux arbres, même premier quartier de lune dans le ciel. Paul Long ne m'avait pas menti : je voyais des vérités que les autres ne voyaient pas. Je courus à mon tipi chercher le bijou que j'avais relégué je ne sais où. Quand j'eus mis la main dessus, ce que j'y ai vu fit dresser de peur tous les cheveux de mon scalp. C'était un jour d'hiver. Le village était assiégé par les visages pâles et les Tuniques Bleues. Il y avait des morts et des blessés. Il y avait mon frère aîné Ek-Tohr, le plus valeureux guerrier de la tribu, le champion de papa qui, vieux sachem, a perdu la vigueur nécessaire au combat. Ek-Tohr était mort et on portait son cadavre sur un bûcher à côté du totem de la tribu, prêt à la crémation. C'en était trop parce que, voyant Pah-Rish exactement comme je l'avais vu, je savais que le bijou avait raison et qu'il montrait l'avenir.

Quand je revins à la cantine, Pah-Rish était toujours attablé avec Helen qu'il fixait avec des yeux énamourés aussi expressifs que ceux d'un poisson plus très frais en train de cuire au court-bouillon. Je l'appelai en cuisine pour lui parler sans témoin.

— Dis-moi, frère, voici cinq lunes, je t'avais dit que tu viendrais dîner ici avec ta squaw-à-la-cuisse-facile au premier quartier d'une lune d'automne. Tu m'as juré que c'était impossible. Tu m'as même fait promettre de n'en parler à personne. C'est l'automne, la lune est à son premier quartier et je te vois ici avec elle.

— Helen n'est pas une squaw-à-la-cuisse-facile !
 — Là n'est pas la question. Tu peux m'expliquer ?
 — Tu avais dit premier quartier ? Vraiment ? me répondit Pah-Rish embarrassé.
 — Oui. N'essaie pas de m'embrouiller. N'oublie pas que j'ai toujours le portrait que je t'ai montré. Au fait, qui est ce malheureux shérif adjoint trompé ?
 — Tu ne le connais pas, tu ne vas jamais chez les visages pâles. Il s'appelle Men Hellass, c'est un pauvre type qui ne sort jamais de chez lui. T'inquiète.
 — Mais enfin, mon frère, tu as le cerveau d'une coccinelle dans le crâne d'un bison ! Men Hellass est le frère du shérif Samename !
 — Ah ? fit-il quelque peu ébahi. Le frère de Samename ? Je ne savais pas. Elle ne m'a jamais dit qu'elle avait un beau-frère shérif. Bon. Qu'est-ce que ça change ?
 — Voyons ! Utilise un peu le pois chiche qui s'agite sous ton scalp et qui te tient lieu de cerveau et arrête de raisonner comme un bison en rut ! Le shérif Samename est l'homme qui gère les affaires indiennes chez les visages pâles, un peu comme papa est l'homme qui gère les affaires des visages pâles chez nous. Ça marche parce que Samename n'a rien à nous reprocher... S'il voit le fils du sachem des Iliowas frayer avec son propre frère, ça va chauffer.
 — N'exagères-tu pas un peu petite sœur ?
 — Non, le village va être assiégé. Nous aurons une guerre avec les visages pâles. Ils appelleront à leur soutien les Tuniques Bleues.
 — Les Tuniques Bleues ?
 — Oui et on dit que leur chef, le colonel Henry Hill, est un guerrier terrible.
 — Terrible et aussi rusé au combat que le serpent avec la mangouste. Je sais, je l'ai vu à l'œuvre quand nous étions en guerre...
 — Eh bien, Hill va tuer notre frère Ek-Tohr d'une balle de colt à bout portant derrière la clavicule.
 — Impossible, tu sais bien qu'Ek-Tohr est invincible. C'est un guerrier de légende et il faut plus qu'un colonel des Tuniques Bleues pour lui faire peur. Ton cerveau échauffé vibronne vainement sous ton scalp, Khacendra, ma sœur. Alors...

Il fut interrompu par Helen qui venait de glisser son blanc minois par le guichet passe-plats de la cantine pour demander à Pah-Rish, avec force battements de cils aguicheurs, de revenir dîner avec elle. Docile comme un toutou, il s'exécuta.

J'étais devant un cas de conscience. J'avais promis de ne pas parler d'Helen mais l'avenir de la tribu était en jeu, tout comme l'amitié d'Ö-Nonh. D'un autre côté, c'est à Pah-Rish que j'avais promis le silence et, en contrepartie, il m'avait promis de ne jamais amener Helen au village. Il n'a pas tenu sa promesse. Je pouvais donc me sentir déliée de la mienne. Dès le lendemain matin, alors que Pah-Rish était parti chasser avec d'autres guerriers, je frappai à son tipi. Ö-Nonh était en train de changer les langes de Koh-Rutoss, leur papoose.

— Oh bonjour, Khacendra, quel plaisir de te voir ! Tu te fais rare depuis que cette cantine occupe tes journées. Entre donc, on va bavarder un peu.

— Écoute, Ö-Nonh, ce que j'ai à te dire est un peu...

— Quoi ? Tu sais bien que tu peux tout me dire, m'interrompit-elle intriguée.

— Tiens, regarde ce portrait, lui dis-je en lui montrant le portrait d'Helen que j'avais fait cinq lunes plus tôt. Connais-tu cette squaw ?

Je l'observais et je la vis juste pâlir un instant, mais, très vite, elle se ressaisit et dit :

— D'où vient ce portrait ?

— Je l'ai fait moi-même d'après une vision prophétique que j'ai eue au cours de la première lune d'été...

— Ah ! Tu me rassures... C'est de la crotte-de-bison... Du "bullshit" comme disent les visages pâles...

— Non, ce n'est pas de la crotte-de-bison... Mais pourquoi cela te rassurerait-il si c'en était ?

— En fait, j'ai déjà vu Pah-Rish avec cette squaw. Elle est très belle, ne trouves-tu pas ?

— Elle fait un peu squaw-à-la-cuisse-facile, mais elle belle, c'est clair...

— Alors j'ai craint que Pah-Rish ne se soit entiché d'elle. Mais il m'a rassurée et m'a dit que ce n'était qu'une relation d'affaires à qui il vendait du pemmican et de la boisson-noire...

— Je te dis que ce n'est pas de la crotte-de-bison.
 — Écoute, Khacendra, je t'aime bien, tu le sais, alors n'essaie pas de me faire croire à tes élucubrations...
 — Hier soir, il a dîné avec elle à la cantine. Ça, ce n'est pas une prophétie. Interroge les autres guerriers, ils l'ont tous vue.
 — Et alors, qu'est-ce que ça prouve ?... C'était sans doute un repas d'affaires.
 — Si je te dis ça, ce n'est pas pour te faire du mal, Ö-Nonh, c'est juste parce que je voudrais que tu récupères ton mari.
 — Je ne l'ai pas perdu. Et, de toute façon, c'est mon problème, pas le tien.
 — Écoute-moi bien, Ö-Nonh, cette fille est mariée à un shérif adjoint qui est lui-même le frère du shérif Samename.
 — Elle est la belle-sœur du shérif des visages pâles ?
 — Tout juste ! Alors je ne dis pas qu'il y a quelque chose entre elle et Pah-Rish, mais je vois bien que, même toi, tu n'es plus très sûre... Alors imagine si le shérif soupçonne... Encore une fois je ne dis pas que c'est vrai, mais s'il soupçonne que le fils du chef des Iliowas a séduit la squaw de son frère... Il ne pourra pas éviter que ça se sache chez les visages pâles. Et alors comment éviter qu'ils viennent avec leurs armes venger l'honneur d'un de leurs chefs ? N'oublie pas que les visages pâles sont une tribu très primitive dont la seule philosophie consiste à tirer le premier... Je t'en supplie, Ö-Nonh, raisonne ton mari.

Je crois qu'elle m'en a voulu. Mais elle a fini par ouvrir les yeux. A-t-elle tenté de raisonner son mari ? Toujours est-il que, si elle l'a fait, elle a échoué. Elle en a parlé à papa. Je ne sais pas si elle lui a parlé parce qu'il était le sachem de la tribu ou parce qu'il était son beau-père, mais ce que je sais, c'est que cela l'a mis fort en colère. Elle lui a sûrement dit que l'information venait de moi, parce qu'il nous a convoqués tous les deux, Pah-Rish et moi, dans son tipi. Il avait sa tête des mauvais jours et, pour solenniser l'entretien, il avait même revêtu sa coiffe de sachem en plumes d'aigle. Nous n'en menions pas large.

— Je suis votre père et je suis le sachem des Iliowas. J'ai conclu une paix avec la tribu des visages pâles et leurs Tuniques Bleues. Je ne veux pas que tout ce que je bâtis avec le shérif Samename soit compromis par un fils qui a la lubricité du cerf en rut et l'intelligence de la mouche qui tourne autour de la flamme...

— Mais, papa... fit Pah-Rish

— Pah-Rish, poursuivit-il sans s'interrompre, tu as une squaw et un papoose. Fais d'autres papooses avec ta squaw et ne fricote avec personne d'autre. Je t'interdis de faire venir cette squaw-à-la-cuisse-facile au village. Aucun tipi ne lui sera ouvert. Khacendra, je t'interdis de la servir si, d'aventure, elle vient à ta cantine...

— Mais, papa, je l'aime... gémit lamentablement Pah-Rish

— Ugh, le sachem et votre père ont parlé, dit-il en levant la main droite ouverte vers nous pour signifier que sa décision était irrévocable et que l'entretien était clos.

En sortant du tipi paternel, Pah-Rish me dit son désarroi : Helen venait de lui annoncer qu'elle quittait Men-Hellass pour lui... Il se retira bouder dans son tipi. Je ne sais pas exactement ce qu'il a fait ensuite. Je crois qu'il a partiellement respecté l'interdit paternel en installant Helen dans une thébaïde un peu plus loin dans la montagne. Mais je crois aussi qu'il l'a partiellement transgressé en allant régulièrement la visiter. Toujours est-il que je n'ai plus jamais revu Helen au village. Quand j'ai fait part à Ö-Nonh de la décision de mon père, elle m'a dit d'un air désabusé :

— Ton père Priam est un grand et sage sachem. Mais je crois bien que j'ai perdu Pah-Rish. C'est Helen qu'il aime...

J'ai essayé de lui parler de ce que j'avais vu dans le bijou magique, mais elle ne m'a pas crue. Je lui ai même montré le bijou, mais les images que j'y voyais, elle ne les voyait pas.

Je suis allée revoir papa et j'ai aussi essayé de lui annoncer la guerre à venir que j'avais vue dans le bijou. Je lui ai montré les images, mais il ne les voyait pas non plus. Il a quand même

convoqué le sorcier mais aucun des deux ne voyait les images ni ne me croyait. Ni la guerre, ni la mort d'Ek-Torh, ils ne croyaient rien.

— Ma pauvre Khacendra, me dit Papa seul à seule, tu travailles trop et ça bouillonne en désordre sous ton scalp. Nanabozo, ton totem, m'est témoin qu'aucun visage pâle n'est assez fort pour vaincre ton frère !

Papa et Samename tenaient un pow-wow deux fois par lune. Celui qui a suivi ces événements a été un fiasco. De ma cuisine, dans la cantine, j'entendais tout parce que le pow-wow se tenait au pied du totem de la tribu, donc juste devant ma fenêtre.

— Comprends-moi, sachem, Men-Hellass est quand même mon frère, même s'il est con comme une brosse à dents sans poils. Je ne peux pas le laisser se faire cocufier sans lui donner la possibilité de combattre son rival... Nos accords de paix ne peuvent pas l'interdire.

— Écoute, vaillant shérif, je suis conscient de l'humiliation de ton frère, mais sa squaw...

— Helen, elle s'appelle Helen...

— Mais Helen, donc, est interdite de séjour au village et Pah-Rish a l'obligation de ne s'occuper que de sa squaw et de son papoose. Je lui ai même interdit de quitter le village jusqu'à ce qu'il ait oublié sa maîtresse.

— Je te crois, distingué sachem, et j'admire la sagesse de tes décisions, mais mon frère est comme un chien écervelé : il est persuadé que ton fils retient sa femme prisonnière dans son tipi.

— Il est malade sous son scalp, ton frère ! Voyons, shérif, il y a déjà Ö-Nonh et son papoose dans ce tipi...

— Je suis d'accord, clairvoyant sachem, c'est absurde, d'autant plus qu'il n'y a pas besoin de séquestrer Helen pour cocufier Men-Hellass. Elle a le feu au cul, ma belle-sœur. Men-Hellass est fou furieux. Il veut absolument vérifier que sa femme n'est pas dans le tipi de ton fils.

— Rien de plus facile, très sage shérif, nous irons visiter le tipi après le pow-wow. Tu connais Ö-Nonh, mais pas encore son papoose Koh-Rutoss, mon petit-fils de six mois que j'aurai plaisir à te présenter.

— Hélas, puissant sachem, cela ne suffira pas à calmer mon frère. Il veut constater par lui-même et, comme il est certain de trouver Helen chez lui, il viendra armé.

— Tu n'y penses pas, shérif. Ce serait une violation de notre traité et je ne pourrais jamais retenir mes braves. C'en serait déjà fini de cette paix que nous gérons depuis à peine deux ans après l'avoir si laborieusement imposée.

— Je sais, sachem, je sais, mais mon imbécile de frère est une malédiction. Toi et moi voulons la paix, mais je crains que notre destin ne soit la guerre.

À partir de là, les événements se sont enchaînés de façon implacable.

D'abord Men-Hellass est venu avec son collègue shérif adjoint Ulysses. Pourtant, avec sagesse, ils étaient venus sans armes. Mais même sans armes, le traité de paix interdit aux shérifs adjoints de venir au village, alors les hommes les ont simplement renvoyés. Ils sont alors revenus armés accompagnés d'une bande cow boys vindicatifs. De la colline, nous avions une vue dégagée sur la plaine. Les guerriers les ont donc vus arriver de loin. Ils se sont ornés des peintures de guerre. Le sorcier a cherché la hache de guerre, mais, depuis le temps que durait la paix, il avait oublié où il l'avait enterrée et c'est moi qui fus chargée de la lui retrouver. Les visages pâles furent accueillis par un déluge de flèches. Ils reculèrent et entreprirent de camper au pied de la colline. Toute la nuit, les guerriers Iliowas ont chanté notre mélodie guerrière, en se relayant par quarts pour dormir. Au matin, on entendit sonner le clairon. Les Tuniques Bleues étaient là. Le village était assiégé.

En tout, la guerre a duré dix jours. Déjà au bout de huit jours, il y avait des dizaines de morts dans les deux camps. Contre l'avis de notre père, le sachem, et surtout contre le mien, moi qui savais l'avenir, mon frère Ek-Torh a proposé de défier le chef des Tuniques Bleues en combat singulier. Le colonel Hill accepta le défi. Le combat dura tout le jour, d'abord au

poignard, puis au tomahawk, puis à mains nues. Les deux hommes étaient d'égale force. Le combat se déroulait au pied de la colline, donc bien plus près des Tuniques Bleues que de nos braves. Soudain, alors que le combat se faisait à mains nues, un coup de feu a retenti. Le colonel tenait un colt et venait de tuer Ek-Tohr d'une balle à bout touchant derrière la clavicule. Exactement ce que m'avait montré le bijou maudit et que personne n'avait voulu croire. Tandis que les cow boys traînaient le corps d'Ek-Tohr attaché à leurs mustangs, dans la poussière tout autour de la colline, j'allai voir papa qui avait suivi tout le combat à côté du sorcier.

— Papa, et toi aussi, ô Sorcier, vous avez vu... Exactement ce que je vous ai prédit. Ek-Tohr... ton fils Ek-Tohr, Papa... Le plus valeureux des guerriers Iliowas, Sorcier... Mon frère Ek-Tohr, a été tué d'une balle derrière la clavicule par le colonel des Tuniques Bleues, ce chef à la langue fourchue. Vous ne m'avez pas crue, c'est pourtant exactement ce qui est arrivé.

— De quoi parles-tu, Khacendra ? Quand m'aurais-tu parlé de cela ? Je n'en ai aucun souvenir.

— Moi non plus, renchérit le sorcier. Ô sachem, je crois que ta fille est habitée par un esprit facétieux qui engendre des pensées bizarres sous son scalp.

— Allez, Khacendra, nous sommes en guerre et je dois m'occuper de stratégie. Je n'ai pas de temps à perdre avec tes élucubrations. Laisse-nous, maintenant.

— Mais...

— Ugh ! Le père est triste d'avoir perdu le plus valeureux de ses fils, mais le sachem a parlé.

La guerre était féroce et toutes les tentatives des Tuniques Bleues pour envahir le village sont restées vaines. Chaque fois qu'ils progressaient sur le chemin, une pluie de flèches en tuait plusieurs et ils se repliaient à la vitesse d'un lièvre face à la charge d'un troupeau de bisons.

Du village, nous observions les visages pâles en bas dans la plaine. Ils construisaient une sorte de machine de guerre en forme de mustang en bois avec des roulettes aux pattes. Les Tuniques Bleues pouvaient tenir debout à une douzaine entre les pattes de la machine. C'était un char destiné à les abriter des flèches quand ils avanceraient sur le chemin. La nuit suivante, deux guerriers Iliowas sont descendus de la colline avec la discrétion du serpent et le silence de la carpe. Protégés par l'obscurité avant le lever de la lune, ils ont mesuré le diamètre et l'épaisseur des roues de la machine. Nos artisans ont alors confectionné des pierres rainurées juste aux dimensions des roues et les ont dissimulées dans la poussière du chemin à mi-hauteur de la colline. Au matin du neuvième jour, le chariot poussé par douze Tuniques Bleues qui marchaient entre ses pattes, s'engagea sur le chemin. Il les protégeait de nos flèches qui se plantaient sur son dos mais dont aucune ne les atteignait. À mi-hauteur de la montée, comme prévu, il fut immobilisé, les roues coincées par les rainures des pierres. Les Tuniques Bleues ne pouvaient plus ni le faire avancer ni le faire reculer. Et quand l'un d'eux a quitté l'abri de la machine pour tenter de débloquer les roues, il a aussitôt été atteint par plusieurs flèches parce qu'à cette distance, les tirs des archers iliowas sont précis. Tous les autres quittèrent le couvert du mustang de bois et battirent en retraite à la vitesse du puma qui poursuit un mustang. On ne tire pas sur un ennemi en déroute, aussi aucune flèche ne les atteignit parce que nos guerriers iliowas ont une déontologie très stricte contrairement aux visages pâles.

Toute la nuit, on entendit des rumeurs, des bruits, des ordres donnés, de l'agitation. Au lever du soleil, il n'y avait plus personne au pied de la colline. Ils avaient levé le siège, nous avons gagné la guerre ! Les guerriers n'en croyaient pas leurs yeux. Le sorcier me demanda de fourbir le totem et de préparer un banquet pour célébrer la victoire. Pendant que je m'activais, dix guerriers étaient descendus par le chemin pour débloquer le mustang de bois et l'apporter comme trophée à Nanabozo, à côté du totem de la tribu, de la hache de guerre et des autres objets rituels. Vaguement inquiète, je consultai mon bijou magique que je portais maintenant en permanence à mon cou. Horreur ! Je me précipitai en haut du chemin et je hurlai aux guerriers de brûler ce mustang de bois et de ne surtout pas l'apporter dans le village.

— Ton scalp abrite un cerveau dérangé, Khacendra, me cria le sorcier. Ce sera la plus belle offrande de nos guerriers à Nanabozo.

— Enfin, renchérit mon père qui m'avait rejointe à l'entrée du village, tu me vois, moi, sachem des Iliowas, priver mes guerriers de l'honneur d'offrir ce magnifique trophée à Nanabozo — ton totem, ne l'oublie pas — et à tous les esprits de l'au-delà ? Calme-toi, Khacendra, ma fille.

— Mais enfin, personne ne me croira donc jamais ? Ce trophée est plein de visages pâles assoiffés de sang !... Je les ai vus incendier notre village et tuer squaws et papooses.

— Non, ma fille je ne te crois pas. Contrairement au sorcier, je sais que ton cerveau n'est pas dérangé sous ton scalp, mais seulement exalté. Tu aimes tellement ta tribu que tu fais une frustration de n'être qu'une princesse et non un guerrier comme notre regretté Ek-Torh, et ça te pousse à toutes sortes d'élucubrations oiseuses. Allez, va servir la tribu en préparant le banquet de la victoire pour nos guerriers qui méritent bien cette grande fête. Pense à ceux qui l'ont payée de leur vie comme ton frère !

Personne ne me croit. C'est ça la malédiction. Je savais que le village allait être incendié et nos frères, nos sœurs et nos papooses massacrés. Pourtant je devais préparer un banquet. Je savais que j'allais être violée, déportée et tuée à coups de hache... Mais n'anticipons pas.

Le grand mustang de bois pris en trophée de guerre avait été installé à côté du totem de la tribu. C'est au pied de ce mustang que toute la tribu a fait ripaille. Je me suis surpassée et j'ai servi les mets les plus fins, la boisson-noire la plus raffinée et plus d'eau-de-feu qu'il n'en fallait pour réjouir le cœur des plus endurcis des guerriers. Exceptionnellement, les squaws et les papooses participaient aux réjouissances et les papooses ont même eu droit à un peu de boisson-noire... C'était fête. J'étais la seule à ne pas me réjouir.

Peu après minuit, le banquet fini, chacun est rentré dans son tipi, sauf une poignée de guerriers trop saouls pour se relever. C'est alors que le mustang de bois se mit à frémir. Des coups étaient frappés à l'intérieur. Ses flancs se déclouèrent et des visages pâles armés de colts et de winchesters en sortirent. Ils entreprirent d'incendier tous les tipis. Nos guerriers, tous plus ou moins pris de boisson, réagissaient mollement. Les visages pâles tuaient les guerriers mais aussi les squaws et les papooses. C'était horrible, le sol était imprégné de sang. J'étais tapie dans ma cantine, le seul édifice en pierre du village, et j'observais tout par la fenêtre. Soudain, derrière moi surgit un cow boy. Je l'avais déjà vu, il s'appelait Ajax. Il avait un colt encore fumant dans chaque main. Il tenta de tirer, mais ses deux armes étaient vides. Il se précipita sur moi, me jeta à terre et déchira ma robe. Je me débattais, je le frappais, je le griffais, rien n'y fit. Il me viola sauvagement en poussant d'infecieux grognements bestiaux.

Soudain, dehors, retentit un clairon. Des Tuniques Bleues étaient là avec le shérif Samename. Ajax se retira précipitamment. Le colonel Hill tira en l'air en criant « Halte au feu » ... En vain. Les visages pâles continuaient à tuer et à incendier...

Tout à coup, je vis Samename entrer dans ma cantine. Me voyant là, à terre, à moitié dévêtue, je ne sais pas si c'est par pitié ou par désir lubrique, il me dit. « Viens ici, toi, tu as tout vu, n'est-ce pas ? Tu seras témoin. En attendant, tu es ma prisonnière. » Je n'ai rien répondu. Il m'a pourtant assommée d'un coup de crosse de son colt. Quand j'ai repris mes esprits, j'étais ligotée aux poignets et aux chevilles et posée comme un sac sur la croupe de son mustang. Nous arrivions à Fort-Mycenn au galop. Il s'arrêta devant une maison en bois peinte en bleu, me détacha et me fit descendre du mustang. À l'intérieur, il y avait une table sur laquelle, une grosse squaw, renversée en arrière les jupes relevées, se faisait trousser par un cow boy qui n'avait même pas enlevé son chapeau et ses bottes. J'avais déjà vu le cow boy et la grosse squaw dans le bijou magique et je savais que c'était elle qui allait me tuer à coups de hache... J'entendis alors Samename, s'écrier stupéfait :

— Clytemnestre, ma femme ! Egisthe, mon ami... Enfin, je te croyais mon ami.

— Eh bien tu te trompais, répondit le cow boy qui, le pantalon encore sur les chevilles, saisit un colt et atteignit Samename en plein cœur.

En mourant, Samename me dit, en un râle... Fuis, Khacendra. Fuis, réfugies-toi au bureau du shérif et barricade-toi dedans.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois et, pendant que Clytemnestre et Egisthe rajustaient leurs vêtements, je sortais en courant. Juste en face, une enseigne indiquait « Shérif ». C'est ainsi que je suis arrivée ici et que j'ai tout de suite reconnu le lieu où je vais abandonner mon âme à Nanabozo, mon totem, pour qu'elle rejoigne le Grand Esprit. La hache, sur le bois, là, vous voyez ? Clytemnestre va s'en saisir et me massacrer avec... Je le sais, je l'ai vu. D'ailleurs elle est déjà dehors, devant la porte avec son cow boy d'Égisthe qui s'apprête à faire sauter la serrure avec son colt. Non, vous n'y pouvez rien... Puisse Nanabozo aider mon âme à rejoindre le Grand Esprit sur les territoires des chasses éternelles où résident les âmes des anciens... Ah ! Si ! Juste avant, pour éviter qu'il ne fasse d'autres malheurs, aidez-moi à me débarrasser du bijou maléfique que j'ai au cou. Là !... Merci !

Cet objet démoniaque brûle enfin dans l'âtre.
Maintenant la porte cède...
Clytemnestre arrive...
Elle prend la hache...
Elle la lève sur moi...
C'est la fin, adieu !...

NdA : Toute ressemblance... : aucun personnage n'est connu ni identifiable ; ceux auxquels vous pensez sont grecs et troyens et vivaient 3000 ans plus tôt, rien à voir !